

AU
JOUR
LE JOUR

Janvier
2000

Sommaire

- ~ La population catholique et les «déviant» ~
~ Docteur! Le diable! ~
~ Le cimetière des vaches ~

*Prochaine conférence:
Mercredi le 19 janvier à 20h
Linda Gray, Ph. D. (histoire)*

Sujet: La Prairie, carrefour 1667-1720

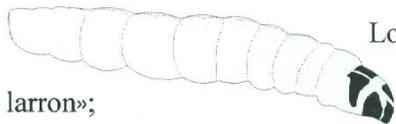


Société historique de La Prairie de la Magdeleine

Les catholiques et les déviants

(suite et fin)

La société, dans la Nouvelle-France du 18^e siècle, reste fidèle à l'Église.. La population par contre est peu instruite de sa religion. Les curés disposent du peu de temps alloué dans le sermon du dimanche. Démunis devant les catastrophes naturelles, les colons ne voient d'autres secours que ceux venus du Ciel. Lorsqu'en 1743 les fermiers de La Prairie présentent une requête à l'intendant Hocquart, ils le supplient d'user de son pouvoir pour obtenir du grand-vicaire la solution à leurs problèmes. Puisque les chenilles, venues du ciel, ont envahi leurs champs et ravagé leurs récoltes, il faudrait que leur curé soit investi du pouvoir de conjurer ce désastre naturel.



larron»;
leurs intérêts.

Lorsqu'il s'agit de se conformer aux règles de la morale catholique, l'agir est tout différent. On pourrait dire que «l'occasion fait de plusieurs résidents de La Prairie agissant surtout dans le sens de

Le village était depuis sa fondation un carrefour des routes et lieu de passage de nombreux étrangers. Ces voyageurs, commerçants, militaires venus principalement de Montréal devaient obligatoirement passer par La Prairie pour continuer par voie terrestre leur voyage vers la rivière Richelieu. Ils demandent hospitalité dans les auberges, se rassemblent dans les cabarets et se rendent à destination grâce aux charretiers qui les y conduisent. Un grand nombre de paroissiens ont à côtoyer ces étrangers et leur offrent les services requis. Ces rencontres suscitent la formation d'une mentalité nouvelle où la morale catholique a peu à voir. Pendant que les fermiers continuent à mettre leurs terres en valeur, les villageois profitent d'activités fort lucratives.

L'historien **Louis Lavallée**, auteur de **La Prairie en Nouvelle-France**, se base sur une lettre du Père Tellier, jésuite, pour apprécier l'état moral des paroissiens de La Prairie. Cette lettre, adressée à ses supérieurs de France en 1844, peut servir sans anachronisme, selon Lavallée, à décrire une situation qui a duré plus d'un siècle. Le Jésuite revenu à La Prairie en 1842, écrit:

Toute paroisse populeuse et centrale, où se trouve un peuple léger et fou du plaisir, un peuple commerçant et chicaneur, un peuple ignorant et routinier, un peuple voyageur et buveur (...) a besoin d'être renouvelée de temps en temps. Or avant l'établissement des chemins de fer et des bateaux à vapeur, les charretiers et les bateliers formaient la moitié du village, et les auberges pullulaient sur tous les points de la paroisse. Une grande partie des jeunes gens se louaient aux agents des différentes compagnies qui exploitaient les pelleteries et voyageaient plusieurs années au milieu des sauvages (...). Or il est de notoriété publique dans le pays que la vie ordinaire de ces sortes de voyageurs est une vie d'affreux blasphèmes, d'ivrognerie continuelle, d'immoralité complète. Et c'était là l'importation la plus certaine dont ces nombreux voyageurs dotaient leur patrie (...). Un pareil ensemble de circonstances avait fait de Laprairie une paroisse mal famée dans les environs. Vols, fraudes, usures, procès, blasphèmes, ivrogneries, fêtes, orgies, batteries, dérèglements et scandales de tous



genres, tels étaient les excès qui forçaient les curés du voisinage à dire à leurs prônes: «Mes frères, gardez-vous bien d'aller tel jour à Laprairie... Mes frères, tenez vos enfants loin des scandales qui désolent certaines paroisses, etc., etc.» (...). Je suis porté à croire qu'eu égard au peu d'instruction religieuse de la masse du peuple, il y a peut-être trop de dévotions: car ces bonnes gens apprécient mal ce qu'ils entendent, confondent, défigurent bien des choses par leurs pratiques ridicules ou superstitieuses(...). Le peuple est ou peu instruit ou tout à fait ignorant; plein de foi et souvent de crédulité. Il croit devoir prendre toute espèce de dévotions pour l'âme comme toute espèce de médecine pour le corps; tâter de tous les confesseurs comme de tous les docteurs ou médecins; et ne manquer ni aucune indulgence ni aucune communion. S'il y a quelque part de feu sans lumière, c'est ici assurément; mais après tout c'est un moindre mal que la lumière sans chaleur.
(Page 111)

L'abbé J. B. Boucher, curé à La Prairie de (1792 à 1839) fut un témoin privilégié de la pratique religieuse dans sa paroisse. Il a entretenu une correspondance régulière avec son évêque. Des bénévoles transcrivent et classent actuellement ces documents de première main. Ceux-ci permettraient, on le suppose, de poser un jugement plus nuancé sur l'état de la paroisse.

Certaines statistiques tirées de l'almanach MacKay Lovell apprennent qu'à La Prairie, à cette époque, on fabriquait bière et eau-de-vie. À proximité du fleuve, rue St-Ignace, John Dunn tient une brasserie et le village compte 3 distilleries. Auberges et cabarets sont fort nombreux.

L'histoire, dans sa réalité, vient modifier une connaissance d'un certain passé idyllique dans lequel presque tous nos ancêtres étaient classés catholiques modèles. La présente étude, forcément très limitée, dévoile à cet égard des comportements surprenants...



Claudette Houde

DOCTEUR! LE DIABLE!

Si je vous parlais du docteur Thomas Brisson, plusieurs d'entre vous, lecteurs, se souviendraient de cet homme, qui fut une des figures de l'histoire régionale et l'un des plus sincère philanthrope que j'aie connu. Aujourd'hui âgé de soixante-dix-huit ans, retiré chez les Religieuses de la Providence, à Laprairie, qui l'entourent des prévenances dont elles ont seules le secret, le vénérable vieillard jouit de toutes les douceurs de la verte vieillesse. Il est encore d'une activité débordante, ses souvenirs sont si nombreux qu'il lui faudrait une vie aussi longue que la sienne pour se remémorer et jouir pleinement de leur évocation. Permettez-moi de dire ici, avant d'entrer dans le vif de mon sujet, qu'il fut le véritable fondateur de cette petite ville de Laprairie. Son nom est dans tous les documents publics. Fondateur d'un journal de colonisation, représentant du Canada en France, médecin-major, décoré par la reine Victoria, etc., il fut l'un des hommes les plus actifs de son temps. Médecin des pauvres, homme au grand coeur, intellectuel, fin, délicat; esprit très vaste que recherchaient les rares initiés aux Lettres et sciences, il a marqué son passage d'un sillon d'où est sortie une floraison d'oeuvres qui portent aujourd'hui des fruits abondants.

Mon vieil ami me permettra de puiser dans ses souvenirs, une histoire savoureuse et combien vivante qu'il racontait jadis.

À l'automne de l'année 1917 plusieurs jeunes gens dont j'étais se réunissaient le soir venu chez le docteur Brisson qui habitait alors, en face du presbytère, une maison de pierre qui était sienne. Bibliothèque très fournie, hospitalité chaude, accueillante et tout un monde de choses anciennes saluaient la jeunesse avide de savoir et surtout de se récréer car le bon docteur savait nous charmer de ses bonnes histoires... vécues.

Les jours de vent, et Dieu sait comment il souffle à Laprairie à l'automne, alors que la vague bat sans relâche la muraille de béton qui borde la ville à l'ouest, nous flânions sur le «Carré des Soeurs» comme des âmes en peine.

À l'heure du bruissement des ombres qui se tassaient dans le grand ciel où le vent les chassait, il semblait qu'un vaisseau de pirates, toutes voiles déployées, s'avançât vers nous. Ses formes vaporeuses s'estompaient à travers les nues tourmentées, puis le navire à la voilure changeante nous apparaissait nettement dans la distance. Alors, tout sombrait dans le gouffre imaginaire que créaient nos pensées.

Quand la teinte des vagues s'assombrissait après le froid coucher de soleil plein d'angoisses, le coeur plein du remord de notre existence oisive, (ce que d'autres appellent de la neurasthénie) nous traînions nos pas sur la bande sale des trottoirs, à l'aventure, sous la nuit qui descendait des nues.

Lorsque l'Angélus avait égrené son habituel rappel à la prière et que déjà les vieillards réintégraient à pas traînants le domicile qu'il savait hospitalier, les jeunes gens formaient bande aux environs de la place du marché. À quoi bon retourner chaque soir au restaurant ami où un instrument nasillard entremêlait sans cesse la cadence langoureuse des «Contes d'Hoffmann» et les notes précipitées des «Patineurs» de Waldteufel? Pourquoi nous attabler encore devant le verre d'eau gazeuse qui pétillait; pourquoi nous plonger derechef dans une atmosphère chaude, sous les lustres discrets qui s'entourent

d'un halo de fumée? Alors nous partions sous les feuilles qui tourbillonnaient détachées des grands peupliers lombards vers le domaine du Dr Brisson.

L'un de nous laissait tomber lourdement le heurtoir de bronze sur la porte qui s'ouvrait aussitôt :

- Entrez, mes amis !

Un lustre s'allumait et groupés autour du docteur, nous attendions

.....

L'histoire que je vais vous raconter s'est passée il y a quarante ans. J'étais jeune médecin, frais émoulu de l'Université. Les connaissances médicales n'étaient pas aussi compliquées qu'aujourd'hui mais je vous prie de croire que le patient y trouvait son compte. Je m'établissais à Laprairie et j'avais comme rayon d'activité toutes les paroisses des alentours. Les maladies du temps se limitaient à peu de choses du moins dans l'esprit des habitants : la picote qui existait à l'état endémique; les fièvres noires que personne ne connaissait et dont était gratifié quiconque mourait sans cause connue ; quelques ténias à extirper et qui ne voulaient pas déloger malgré la graine de citrouille administrée copieusement ; des «pomoniques» qui crachaient le sang et qui partaient avec les premières feuilles ; des gens qui se «crevaient» à essoucher ; quelques coups de hache sur les orteils, traités avec du tabac et des couennes de lard ; beaucoup de personnes «ruinées», d'autres avec l'estomac «défoncé», etc.

Or, cette première année de pratique fut marquée d'un incident très curieux. En août ou en juillet, je ne sais plus bien, pendant trois jours la pluie était tombée sans interruption, saturant tout. La chaleur torride qu'il faisait avait rendu l'atmosphère irrespirable, la brume suintante pénétrait nos habits, mettait partout un rideau de blancheur humide. Des heures avant la tombée du jour des demi-ténèbres apparaissaient, prélude troublant de la nuit qui s'étendait opaque sur toutes choses. L'air était chargé d'électricité.

Je m'étais couché vers onze heures après une dure journée où j'avais dû «lancer deux panaris», arracher plusieurs dents, ausculter quelques cardiaques. Les nuits chaudes sont propices aux cauchemars, je devais en faire un tout éveillé. À peine endormi, on frappe à coups redoublés à ma porte.

- Docteur, docteur !

Je me lève en hâte.

- Qui est-ce ?

- Jean-Baptiste Pinsonnault, de la P'tite-Côte !

La P'tite-Côte, ce n'est pas à la porte, cinq ou six milles dans des chemins de terre détrempeée.

- Entre Jean-Baptiste.

- C'est pressé docteur, c'est pour ma femme. Ma voiture est à la porte.

En effet, dans la rue qui était devenue un cloaque, la charrette de Pinsonnault était

enfoncée presque jusqu'à l'essieu.

Un médecin doit toujours être prêt à partir. Je pris ma trousse et suivis mon client. Il pouvait être minuit, tout dormait. Seules les ténèbres bruissaient. La pluie continuait de tomber fine, sans accalmie et la brume dense mettait des auréoles aux choses que la lanterne éclairait. Nous marchâmes longtemps sans rien dire nous fiant à l'instinct du cheval qui arrachait ses sabots de la boue, avec une régularité déconcertante. Malgré les heurts, le sommeil me gagnait d'autant plus que je respectais le mutisme de mon compagnon qui sans doute pensait au futur héritier que son épouse lui donnerait. Nous nous engageons dans la «Montée des bouleaux» comme dans la gueule d'un four, il pouvait être deux heures du matin. Décidément je dormais quand tout à coup mon habitant lança :

- Docteur, le yâble (diable) !

Je me frotte les yeux et me réveille tout à fait quand je vois le cheval mâté et prêt à renverser la voiture. En face de nous une boule de feu immobile. Le premier instant de stupeur passé mon habitant opte pour le retour sur nos pas.

- C'est un loup-garou, docteur ! On est mieux de revirer !

J'avais le malheur de ne pas croire à ces bêtes-là. Je débarque.

- Prenez garde monsieur Brisson, allez-y pas.

Cependant je me dirigeai vers la «boule de feu» qui brillait maintenant avec moins d'éclat. Quand je fus rendu à l'endroit du mystère j'appelai Pinonnault.

Ce n'était qu'un pauvre boeuf qui en broutant s'était pris la tête entre deux perches de la clôture, par cette nuit chaude et saturée d'humidité ses yeux étaient devenus phosphorescents.

- Eh ! Bien, mon Pinonnault, ce n'est pas le diable !

- Embarquons, docteur. C'est l'boeuf d'Arsène Favreau. S'il les soignait ses «alimaux» y mangeraient pas les «levées de Jossets».

Nous continuâmes sous le temps qui «brumassait».

Oh ! Mes amis, si nous avions rebroussé chemin Pinonnault n'aurait pas manqué de dire que nous nous étions trouvés face à face avec le diable ou bien avec le «grand cadet» qui courait le loup-garou. Ainsi serait née la légende que l'on raconte le soir au coin du feu.

* * *

Au dehors le vent s'était fait plus violent, il hurlait sa plainte dans les gouttières. Les dernières feuilles s'envolaient pressées par la tempête qui déferlait sur la ville presque endormie. Chacun de nous, sous la rafale reprit le chemin de la maison paternelle.

Aujourd'hui, je songe à ce que fut notre jeunesse. Nous aimions à fréquenter les têtes grises, les vieux coeurs généreux.

Depuis ces veillées silencieuses à écouter le vieux docteur, les années ont érigé à demi la muraille qui nous sépare du passé. Les douces émotions sont mortes à jamais, plus rien ne subsiste de nos bonheurs. Le docteur cependant résiste au temps qui l'use, son coeur est resté jeune, presque aussi jeune que les nôtres.

Emmanuel Desrosiers, La Prairie, 1931.

Le cimetière des vaches ...

Nous tenons d'une nonagénaire, qui a vécu toute sa vie à La Prairie, un fait bien particulier: l'existence d'un cimetière des vaches. Une partie importante de la Commune touchait encore les limites sud-ouest du village pendant les premières décennies du 20^e siècle et limitait les terres concédées en direction de la Côte Sainte-Catherine. Ce grand pacage recevait les vaches des alentours.

Les troupeaux y étaient conduits après le «train» du matin et leurs propriétaires retournaient les chercher en fin d'après-midi. Or, à l'occasion, des vaches malades mouraient dans la Commune et il fallait disposer des cadavres. Les fermiers les transportaient sur un stone-boat* tiré par le cheval. L'animal mort était abandonné dans la Commune d'en haut et on laissait la nature accomplir son oeuvre. Ces corps en putréfaction, laissés à l'air libre, contrevenaient à toutes les lois de l'hygiène publique.

Conscients de leurs responsabilités, les autorités municipales imposent un règlement qui oblige les propriétaires à enterrer les cadavres. Mais, où peut-on en disposer? Les syndics de la Commune proposent de délimiter un enclos dans la Commune d'en haut, près des boisés situés en direction opposée du village.

Obligation est faite aux propriétaires d'y creuser un trou d'une profondeur raisonnable, afin d'enterrer les cadavres. L'enclos de forme triangulaire, clôturé, est muni d'une large barrière que chacun se doit de tenir solidement fermée. Situé à peu de distance du chemin de Salaberry qui traversait la Commune du sud au fleuve, le cimetière offrait le spectacle de monticules qui s'affaissaient avec les années.

À peu de distance, une carrière désaffectée était devenue un étang où, à l'automne, les outardes se reposaient en migration vers le sud. Les chasseurs profitaient largement de ce gibier facile d'accès. À cet endroit, le sous-sol était formé de pierre propice à la construction. À peu de distance, direction sud-est, le schiste abondant, matériau friable et facilement modelable avait déjà attiré les briqueteries construites en 1888.

* **stone-boat**: traîneau plat fait de tronc d'arbres auquel on attelait un cheval. On s'en servait sur la ferme surtout pour ramasser les pierres dans l'espace cultivé.

Claudette Houde



La Prairie - Cimetière de vaches
Illustration : Pierre Tradif